

mécina

Les cahiers critiques de Mathilda

Numéro 1

Parutions inopinées

Septembre 2013

Sommaire :

Page 1 : Édito et sommaire

Page 2 : « Frances Ha », ou la vie en noir, blanc, rose...

Page 3 : Parenthèse « En ce moment je lis, j'écoute... »

Pages 4 et 5 : « Au bout du conte », ou Chaperon Rouge, grand loup noir et fées violettes

Page 6 : Parenthèse « Musique, chansons, paroles... »

Page 7 : « Omblin », ou noir prison, rose layette et cheveux blonds

Page 8 : Parenthèse « Moi je rêve » et Contacts rédaction

Edito.

Ceci est une première. À noter donc. Lançons-nous ! Dans la frénésie –pour ne pas dire la bourre- du premier numéro, je me suis retrouvée un peu à la traîne, soit plus franchement à la page cinématographique. Le dernier programme que j'ai pu zieuté dans le tourbillon estival m'a laissée quelque peu perplexe. De ce fait, je nous ai concocté pour cette rentrée une petite session de rattrapages. Imaginez ! Un dégradé de gris retraçant le pétulant parcours d'une tendre et fantasque adolescente, un conte enchanteur et désenchanté qui fait les comptes de nos cœurs, ou encore un autre cœur, celui d'une maman prisonnière, un cœur qui bat de rage, d'espoir et de combat. Nos tourments, oui, mais toujours dans l'amour !

3 films, 6 couleurs

1. « Frances Ha », de Noah Baumbach
Ou la vie en noir, blanc, rose...
2. « Au bout du conte », d'Agnès Jaoui
Chaperon Rouge, grand loup noir et fées violettes
3. « Omblin », de Stéphane Cazes
Noir prison, rose layette et cheveux blonds

FRANCES HA, de Noah Baumbach

Avec Greta Gerwig, Mickey Summer, Adam Driver, Michael Zegen. Scénario : Greta Gerwig et Noah Baumbach. 1h26. États-Unis, 2013.

En 2 mots, l'intrigue : Frances, apprentie danseuse à l'avenir incertain, voit ses repères et ses perspectives s'envoler peu à peu. Elle tente de se reconstruire tant bien que mal, en jonglant entre rencontres et hasards...

À propos, une phrase : « Noir blanc rose il paraît que ça plaît aux garçons. » [tirée de « Cent culottes et sans papiers », de Sylvain Levey, éditions Théâtrales Jeunesse, 2010].

D'un certain point de vue –le mien en l'occurrence !- il y a tout dans ce film. Il y a l'espoir, l'amitié, l'amour, la vie, le chagrin, l'allégresse, et même un brin de désespoir. Une errance frénétique et fébrile, une beauté vacillante et fragile. Une femme-enfant qui joue, qui tournoie, qui avance, qui tourne en rond. Je crois que jamais auparavant film en noir et blanc ne m'était apparu aussi lumineux. Un choix musical sidérant, qui virevolte et transporte. Un sens du détail inouï, qui illumine une paire de pieds, un tee-shirt, un sourire, un nom sur une boîte aux lettres... Un film qui danse tout le temps, qui met sans cesse en scène sa ballerine déchue, qui lui donne à chaque plan une seconde chance, un nouvel éclat. Notre danseuse aux cheveux fous, au regard pétillant et au sourire flamboyant est réhabilitée par le film lui-même ; par ce petit journal de galère qui lui donne en avant-première son heure de gloire.

Et ce avec une foi indéfectible en l'amour. Une histoire comme un jeu. Mais un jeu sérieux, qui sait reconnaître et aimer ses personnages, qui sait les concilier. Pas de hasard, ou pas tant que ça. Plutôt que la roue de la fortune, le beau lot de l'existence, oui. Et les joies de l'indépendance aussi. Aux comédiens, au scénario (cosigné par Baumbach et Gerwig), à l'esthétique, à la photo... on dit merci. Car sur une chorégraphie à l'échelle du film, l'histoire de notre personnage se dessine, fluide et harmonieuse. Les déclics s'orchestrent entre la plénitude initiale, puis la volonté de la rattraper quand elle est déjà perdue, avant de finalement y renoncer – sans la renier- pour avancer. Cette pérégrination introspective est nourrie par une série de rôles secondaires extrêmement bien soignés, qui brillent à leur manière, à travers leurs caractères singuliers. La mise en scène excelle par sa finesse et sa précision. En un éclair, on visualise parfaitement les lunettes rondes qui dessinent le visage de Sophie, l'accoutrement informe de Frances, son bras levé en l'air, ses chutes en avant, puis en arrière... Des plans très graphiques, qui se fixent, comme suspendus... Mais le mouvement continue, tout s'enchaîne, s'entraîne dans un ballet des plus décousus, mais des plus charmants aussi.】

Parenthèse

En ce moment...

- J'écoute « Time waits for no one » des Rolling Stones, qui introduit avec douceur et pétillant "Mauvaise fille", de Patrick Mille. Une mélodie qui annonce discrètement mais sûrement le ton doux-amer du film.
- Je lis « No et moi », fable tragique relatant la rencontre incongrue entre une jeune fille intellectuellement précoce, dépassée par son imagination et sa répartie, et une jeune femme SDF, désœuvrée et mystérieuse. Un roman de Delphine de Vigan, merveilleusement bien adapté au cinéma par Zabou Breitman, qui sait en retranscrire la candeur, la fantaisie mais aussi l'émotion, la gravité et son fond glacé de réalité. Julie-Marie Parmentier (No), Nina Rodriguez (Lou Bertignac) et Antonin Chalon (Lucas) sont étonnement fidèles à leurs personnages, malgré les quelques ajustements de scénario. Par ses atmosphères, tantôt ternes, tantôt lumineuses, le film parvient à briller de larmes autant que d'espoir, tout comme le roman qui l'inspire. Ce qui en fait, à ce titre, une réussite.

Retrouvez « Time waits for no one » dans l'album "It's only rock'n'roll" des Rolling Stones, 1974, Rolling Stones/Atlantic; "Mauvaise fille", de Patrick Mille, avec Izia Higelin, Arthur Dupont, Carole Bouquet, Bob Geldof. Scénario : Patrick Mille et Justine Levy, 1h48, France, 2012; "No et moi", roman de Delphine de Vigan, éditions Lattès, 2007 et film de Zabou Breitman, avec Nina Rodriguez, Julie-Marie Parmentier, Antonin Chalon, Zabou Breitman, Bernard Campan. Scénario : Zabou Breitman et Agnès de Sacy, 1h45, France, 2010.】

AU BOUT DU CONTE, d'Agnès Jaoui

Avec Agathe Bonitzer, Arthur Dupont, Agnès Jaoui, Jean-Pierre Bacri, Benjamin Biolay. Scénario : Agnès Jaoui et Jean-Pierre Bacri. 1h52. France, 2013.

En 2 mots, l'intrigue : Croyances, rêves, fantasmes, peurs, illusions... Voici un conte qui met une série de personnages face à des princes plus ou moins charmants, des prédictions farfelues, des faits inéluctables malgré toute magie, des fées un peu pestes ou désarmées, des loups avides de libertés ou encore des constats difficiles à avaler... De quoi donner une gifle (bien sentie) à tous nos beaux plans sur la comète et joyeuses expectations bien planifiées, tirés des mythes et légendes que l'on porte sur le dos depuis le cartable d'école jusqu'à la besace ou l'attaché-case. Mais de quoi aussi nous remettre d'aplomb, plomb dans l'aile, aile de poulet, laid comme un pou, poussons la chansonnette, et la bobinette cherra !

Si on les retrouve tous assez vite sous des traits assez grotesques : le Petit Chaperon Rouge, le Grand Méchant Loup, Cendrillon, la Bonne Fée... réunis en un ou plusieurs personnages, entourés de décors relativement tape-à-l'œil, le charme et la nostalgie de notre conte ne résident pas là. Au contraire, il emmêle, inverse, enchevêtre les contes que l'on connaît déjà, pour en prendre le contre-pied. Le film tire sa force de situations incongrues, qui surprennent réellement (on pense à la gifle, à la larme, à l'étreinte...).

À cet aspect décalé s'ajoute la naïveté des personnages, qui mène à des scènes émouvantes inattendues, et certains détails magiques qui donnent du relief à l'emballage coloré. Notons entre autres l'apparition inopinée d'un gigantesque escarpin, qui court-circuite les proportions rationnelles du cadre, et donne aux voitures situées dans le champ l'apparence de jouets. Le rythme est donné tour à tour par la surprise, le rire, les larmes, qui nous prennent de cours. Et c'est lorsque l'intrigue renoue avec le réalisme qu'elle prend tout son sens. Les contes ne sont finalement que des points de départ, progressivement déconstruits pour y faire émerger des questionnements autour des libertés amoureuses, des idéaux de fidélité, du modèle de couple et du spectre de l'adultère, de l'émancipation féminine, du mythe du grand et unique amour, de la loyauté, de l'amitié, des peurs de s'engager, de vieillir, de mourir... tout en désillusions et en lueurs d'espoir. Chacun s'en sort finalement pas mal, car découvre à travers les autres quelque chose sur soi. Rien ne se passe comme prévu, rien ne suit l'évidence, mais comme souvent dans la vie. Cela ne finit ni bien, ni mal, car cela ne finit justement pas. Ainsi Agnès Jaoui casse le schéma

manichéen : beaucoup de choses restent encore à écrire, et heureusement ! Une conclusion particulièrement plaisante, si l'on considère qu'elle achève de moucher le conte de fées, en refusant ses épilogues téléphonés et trop parfaits. Agnès Jaoui et Jean-Pierre Bacri peaufinent une fois de plus leurs dialogues et comiques de situation, qui font naître des émotions simples et spontanées. Tout est dans la modération de la narration, qui vient alléger la relative lourdeur des décors et costumes, qui vient étayer les grandes lignes. En gardant toujours une même peau, une même façade, les personnages évoluent, liés, déliés, reliés. On retrouve bien ici la dimension chorale des Bacri-Jaoui, qui décline l'intrigue autour d'une série de personnages en interaction, comme des perles enfilées sur un collier. Il est très plaisant d'observer que si l'on soulève le voile magique, ce sont des gens simples, sincères, maladroits, fragiles, mais qui restent intègres et affirmés. Leurs chutes vertigineuses, leurs dérapages, leurs petites victoires, leurs déceptions, leurs espoirs sont les nôtres, justement grâce à ce vernis enchanteur, cette couche superficielle mais universelle du conte, façonnée ensuite par nos caractères, nos affects, nos gros sabots ou doigts de fée.

Je me suis aventurée du côté du « Grand Méchant Loup », de Nicolas Charlet et Bruno Lavaine, comédie qui part elle aussi des grosses ficelles du conte, mais qui s'y accroche malheureusement, et bascule dans la lourdeur, l'excessivité et l'humour douteux.

Les maladresses ici ne sont que des tares, des erreurs, et des écarts au schéma bien pensant. Au contraire, « Au bout du conte » sublime les défauts de ses personnages, leur volonté inconsciente de casser les préceptes de société pour suivre leur propre route. Plutôt que de s'arrêter aux éléments du conte, comme base du film -trame adoptée par « Le Grand Méchant Loup »-, « Au bout du conte » développe chaque situation pour aller au-delà, les digérer, les ramener à nous. L'intrigue est nourrie par les gaucheries, l'extravagance loufoque de ses personnages, toutes en finesse et délicatesse. Or, avec « Le Grand Méchant Loup », le processus s'autodétruit par sa surenchère... Notons par exemple l'attitude systématique, lisse et outrancière de Charlotte Le Bon, qui par ses rires et exclamations tonitruantes ôte toute fantaisie et tout charme à la course effrénée des amants (Le Bon-Poelvoorde) dans la pénombre du château de Versailles... Alors au conte de Jaoui : youpi ! Et au loup de Charlet et Lavaine : tant pis.

[« Le Grand Méchant Loup », de Nicolas Charlet et Bruno Lavaine, avec Benoît Poelvoorde, Kad Merad, Fred Testot, Valérie Donzelli, Léa Drucker, Charlotte Le Bon. 1h47, France, 2013].】

Parenthèse

La musique habille, rythme, berce tout film digne de ce nom, avec plus ou moins de style... C'est un art que j'affectionne tout autant que le cinéma. J'ajouterai donc sur le sujet une info, et une citation !

L'info :

À côté de la plaque, mais bon c'est rigolo. Si je n'ai pour le moment relevé aucun film qui compte dans sa bande-son l'immense « Ne me quitte pas » de Jacques Brel, j'ai cependant noté avec amusement que nombre de plus ou moins novices de la scène francophone reprennent et citent ce morceau dans un titre inédit de leur composition ! Si, si !

Ainsi Bénabar nous dit dans « Les mots d'amour » que « certains construisent des châteaux, ils y mettent des perles de pluie, moi j'ai posé une étagère, elle est d'ailleurs tombée depuis ». « Messine », de Damien Saez, cite ainsi : « c'est la Belle et la Bête, comme il dit, c'est le rouge et le noir pour qu'un ciel flamboie... ». Enfin, le groupe Java nous chante « Pépette », à qui l'on promet : « Je f'rai un domaine où tu seras reine, où tu seras loi et même, si ce domaine, existe déjà ». Si vous en dénicher d'autres, envoyez-les moi !

Sans rancune Jacques, on te pique tout mais ! « Il faut oublier, tout peut s'oublier. Oublier le temps des malentendus et le temps perdu... ».

Une chanson, des paroles :

Et je citerai donc dans la foulée et pour l'occasion, la sublime « Messine », délicatement signée Damien Saez :

« On a pas besoin d'Paris

De Messine ou d'ailleurs

Les pavés de Roubaix, tu sais

C'est assez pour s'aimer. »

Merci à lui...

Retrouvez « Ne me quitte pas » dans l'album du même nom, de Jacques Brel, 1972, Barclay ; « Les mots d'amour » dans l'album « Les risques du métier », de Bénabar, 2003, BMG ; « Messine » dans l'album « Messina », de Damien Saez, 2012, Wagram Music ; « Pépette » dans l'album « Hawaï », de Java, 2000, Yelen musiques.】

OMBLINE, de Stéphane Cazes

Avec Mélanie Thierry, Nathalie Becue, Corinne Masiero, Catherine Salée. Scénario : Stéphane Cazes. 1h35. France, 2012.

En 2 mots, l'intrigue : Suite à l'agression d'un policier, Omblin est condamnée à trois ans de prison. La jeune femme apprend alors qu'elle est enceinte, et décide de garder l'enfant. Lucas va naître dans l'espace carcéral et y vivre jusqu'à l'âge de un an et demi, avant d'être confié à une famille d'accueil jusqu'à la fin de la peine de sa maman...

À travers une intrigue principale autour d'une jeune détenue qui se retrouve à mettre au monde et élever son enfant en prison, « Omblin » va bien au-delà, pour souligner une absurdité. Celle de l'enfermement, de la prison, de la sanction. D'une manière de façonner les destins, de développer un processus qui condamne les suivants à s'inscrire dans une logique de reproduction, de génération en génération. Une mécanique qui déconstruit le lien, la solidarité, la confiance. Qui reproduit et renchérit ce contre quoi elle se bat. Qui ne laisse aucune chance et aucun répit. Le film a tout d'abord le mérite d'exposer et d'explicitier un tel cas de figure, relativement méconnu : celui d'une femme qui accouche durant son emprisonnement, et qui garde auprès d'elle son enfant jusqu'à l'âge de 18 mois, dans un secteur dédié. Stéphane Cazes s'immisce simplement dans la prison et les différentes sphères qu'elle abrite, de la « Centrale » à la « maison des mamans ». De père(s), il n'est jamais

question. Les pères sont absents, morts, ou détenus eux aussi... La famille, quoique grossièrement, aura finalement droit à sa rédemption. Dans un environnement fait de misère, de rancœurs, d'affrontements, de violences et d'égarements, « Omblin » a la subtilité d'apporter quelques sources de lumière, dans ces horizons bien sombres. Stéphane Cazes filme les éclairages froids, les couloirs noirs, les cellules étroites et obscures, mais il saisit toute source de lumière brillante et naturelle, qui se glisse par un soupirail ou une rare fenêtre, et vient caresser le visage de son héroïne. Ainsi l'on découvre et l'on prend conscience de son enfermement, pour à la fois le démystifier et en mesurer la portée. Le choix du cas des mamans détenues apporte sans conteste douceur, espoir et bienveillance au film. Qui montre aussi comment l'innocence peut surgir partout, s'imposer et bousculer. Omblin, figure centrale du film, apparaît comme une fragile jeune femme à la beauté diaphane et aux yeux de fée, une maman qui boue de rage et de détermination pour rattraper sa condition. Responsable d'un autre, son fils, elle trouve le courage et le sens de poursuivre et de reconstruire sa vie. Le contexte rend ces mamans détenues solidaires, les pousse à maintenir et développer tout ce que la prison leur

enlève : l'entraide, le lien social, l'échange, la joie, le partage. Parfois maladroitement surchargé de pathos, le film ne se détourne cependant pas du réalisme, et ne fait pas pour autant de cadeau. Il n'épargne à ses personnages ni honte, ni échec, ni renoncement, ni solitude, ni trahison... mais leur laisse toujours l'espoir, et la potentielle réhabilitation. Mélanie Thierry endosse adroitement son rôle, épatante et saisissante de sincérité et de sensibilité. Elle donne toute sa crédibilité au personnage d'Omblin qui, en se découvrant mère, s'accroche à la vie. Le film surprend par sa capacité à nous montrer, sans tricher, que tout n'est pas perdu. Si petites faiblesses il y a, cela vient justement rappeler que la fiction permet bien parfois de prendre des libertés, pour embellir et épaissir un tant soit peu la réalité...]

Parenthèse

Et pour finir, moi je rêve...

... d'adapter brillamment au cinéma « Le cœur cousu » de Carole Martinez, « Le chœur des femmes » de Martin Winckler, « Rien ne s'oppose à la nuit » de Delphine de Vigan, ou encore « Rosa candida » de A.A. Olafsdottir...

...de diriger Denis Lavant, Louis Garrel ou Pierre Niney...

...de tourner avec Noémie Lvovsky, Jean-Pierre Léaud, Jacques Gamblin, Zabou Breitman et Isabelle Carré...

...de dire un truc intelligent aux Césars !

Et vous ?]

mécina

Les cahiers critiques de Mathilda

Voilà, le numéro 1 est lancé ! Disons que c'est un prototype, qui tend à se développer et s'améliorer !

Pour tous commentaires, réactions, avis, suggestions, idées... ou pour recevoir les prochains numéros, envoyez-moi vos messages à l'adresse suivante : mathildacantat@gmail.com Retrouvez aussi **mécina** sur Facebook, sur la page du même nom !

La mention « parutions inopinées » signifie que le journal paraît à fréquences aléatoires, selon le temps et les moyens...

L'ensemble de la rédaction et de la mise en page est signé Mathilda.